

Un Soir avec Mademoiselle Lafaim

Histoire de renaissances . Présentation

Bhukh kumari ke sath ek sham

(première publication 11-8 1990, in *saptahik hindustan*)

Un soir avec Mademoiselle Lafaim

Je faisais ma petite promenade vespérale dans ma rue préférée. Je marchais lentement, l'esprit vide. Je prenais de profondes inspirations, m'efforçant de faire le vide dans mon esprit, souriant devant l'échec de ces efforts infructueux. Le soir n'avait pas encore tout à fait déclos sa longue chevelure¹. Le ciel s'orangeait d'un côté, un orange cramoisi qui allait pâlisant à chaque instant -- tout comme mon sourire. La rue s'étirait comme un serpent écrasé. Et moi je martelais ce serpent écrasé, sans enthousiasme, comme un vieillard sans abri. Je me martelais moi-même aussi impitoyablement. Je n'étais pas encore arrivé à la hauteur de la grosse pierre où j'avais coutume de m'installer tous les soirs dans la posture du penseur et de contempler le bidonville² dont les lumières brillaient en contrebas, mon imagination battant des ailes de-ci de-là comme les pigeons qui voletaient alentour. J'ai plus d'une fois caressé la pensée de me dresser sur mon rocher, les bras en croix, et de me jeter en plongeant dans ce filet que me tendaient les cahutes du bidonville. Se jeter dans le vide du haut d'une éminence, voilà une pensée qui me revient souvent, mais elle ne s'attarde pas, pas plus qu'elle ne fait frémir mon corps. La pensée de mort mort-née, voilà comment je l'appelle. D'habitude je ne dépasse pas la grosse pierre dans ma promenade. Tout vieux promeneur qui se respecte se fixe un repère qu'il ne dépasse pas, au-delà duquel il voudrait bien aller, que ce soit un arbre, ou une pierre, ou un tournant, ou un fossé, ou une marque quelconque. Ce soir-là non plus je ne serais pas allé au-delà de ce rocher, si je n'avais eu l'impression que quelqu'un d'autre y était installé. L'idée ne naquit même pas en moi d'aller m'asseoir auprès de ce quelqu'un. Si je l'avais aperçu de loin, il m'eût été facile de me donner une contenance, mais comme je fonçais tête baissée, ce n'est qu'en arrivant à ma pierre que je me rendis compte que ma place n'était pas libre. Il n'eut pas été convenable alors, me dis-je, de rebrousser chemin. Je n'avais pas eu le loisir de bien observer la silhouette qu'on devinait vaguement, assise sur ma pierre. Cela non plus ne se faisait pas, devais-je me dire. J'ai un censeur personnel installé en permanence dans la tête. Tous les soirs je fais des efforts désespérés et infructueux pour l'envoyer promener, et je souris infatigablement. En fait, je marquai un léger temps d'arrêt en arrivant à mon rocher, puis passai mon chemin. Je me dis, faisons quelques pas de plus et je me retournerai sous un prétexte ou un autre pour voir si oui ou non il y a quelqu'un sur ma pierre, après quoi je reviendrai sur mes pas en marchant précipitamment comme si je venais de me souvenir de quelque chose d'urgent. Mais je n'avais pas dépassé le rocher de deux pas que je changeai de dispositions. L'idée de me retourner ou de regarder derrière moi m'avait quitté. Quelques pas plus loin, je redressai la tête, me mis à marcher d'un pas vif, à lever les yeux

¹ Métaphore canonique dans la poésie hindi classique sanscritisée.

² Le terme traduit par bidonville est *jhuggiyā*, littéralement « cahute, baraque, hutte ». Les habitats précaires sont considérablement répandus dans les grandes villes comme Delhi, cadre de la nouvelle, constituant des « colonies » ou quartiers qui peuvent acquérir un statut quasi permanent, bricoler des branchements électriques sur le réseau de la ville, sans être « autorisés » par la municipalité (les « slums »).

Un Soir avec Mademoiselle Lafaim

sur le paysage. Je cessai tout simplement de me torturer. J'avais le sourire aux lèvres, un sourire d'un nouveau genre. J'avais l'impression qu'au-delà du rocher s'étendait un monde différent. J'en éprouvais un grand étonnement mais y mis le holà : j'avais peur de me mettre à avoir peur. Le vent s'était levé, et en même temps un vent d'alacrité s'était levé en moi, si bien que je m'étais mis à marcher vigoureusement, la tête bien droite, rythmant ma marche de vigoureuses gesticulations³ – à la façon d'un vieux militaire, un officier de réserve, ou comme un militant de l'Arya Samaj⁴. J'ai la démarche des plus alertes pour mon âge, mais je la ralentis⁵ pendant ma promenade vespérale sur cette route déserte, mon chemin d'élection, parce que ce n'est pas pour l'hygiène que je me promène mais bien pour explorer les profondeurs de mon être. Et aussi pour faire le vide dans mon esprit. Si au lieu de faire le vide je me mets à me torturer, tout en me disant que peut-être cela fait inévitablement partie du processus d'introspection, c'est une autre affaire. Une autre affaire aussi, si je deviens morose au lieu de faire le vide dans mon esprit.

Mais ces dispositions ne me tinrent pas compagnie bien longtemps. J'eus brusquement l'impression que quelqu'un me suivait – c'est un sentiment qui m'est familier. Particulièrement dans les rues désertes. En fin d'après-midi. Quand le jour tire à sa fin. Ce sentiment me glace le sang et me fait dresser les oreilles. J'ai certes envie de me retourner et de regarder derrière moi, mais je n'en ai pas le courage. Le plus souvent cette peur s'apaise d'elle-même au bout d'un moment, comme un accès d'épilepsie. Mais tout le temps que je suis sous son emprise, je suis paralysé d'angoisse à l'idée que le monstre qui me poursuit va me sauter dessus et me mettre en pièces, et que je vais perdre la vie. Cela ne s'est jamais produit, mais je ne suis pas parvenu à tirer de ce fait la conclusion que cela ne se produira jamais. Ce soir-là aussi, j'étais, de toutes les fibres de mon corps, dans l'attente d'un assaut meurtrier. Impossible de savoir si mon pas était vif ou lent. Le pas de la créature qui me poursuivait me parvenait de plus en plus fortement aux oreilles, que j'avais dressées. Quant au désir de regarder derrière moi, d'une torsion de la poitrine, il était mort, vaincu par cette ancienne peur d'être encore plus affolé si personne ne me suivait. Mon poursuivant, créature ou fantôme, avait les pieds nus, et me rattrapait comme s'il courait. Je n'avais jamais éprouvé pareil sentiment. Je crus un instant que je m'étais moi-même mis à courir sans m'en rendre compte, dans l'affolement peut-être. Mais non, je ne courais pas. Je me remis à attendre la fin de mon accès de panique. La plupart du temps, quand je me retourne, trempé de sueur, le bruit des pas qui me poursuivent s'arrête net, et c'est comme ça que je sais que la crise est passée. Mais ce soir-là, je ne transpirais pas, pas une goutte, et le bruit des pas était presque arrivé sur moi, *chap chap chap chap*. Je commençais à me dire

³ Double sens de *harkat @n@*, litt. motion, animation, mouvement, action venir appliqué ici aux deux termes coordonnés *hav@ aur mere kh/h ml*, « dans le vent et dans mon sang »

⁴ L' *arya Samaj*, littéralement 'Société Aryenne', fondée à la fin du dix-neuvième siècle par Dayananda Sarasvati dans l'intention de purifier la religion hindoue du poids de traditions obsolètes et paralysantes (en proposant un « retour aux sources » de l'hindouisme, la culture védique) tout en intégrant des idéaux sociaux inspirés de la culture occidentale importés par la colonisation britannique (opposition aux mariages d'enfants, à la coutume de brûler les veuves, à la rigidité des barrières de caste, suppression des rites complexes, refus du culte des 'idoles' en faveur d'un hindouisme philosophique marqué par la théosophie et le védantisme de Tagore par exemple, lutte en faveur de l'alphabétisation et de la 'conscientisation' des faibles). Ce mouvement, qui se révéla un foyer du nationalisme naissant, se répandit particulièrement dans le nord-ouest de l'Inde, inculquant dans les écoles qu'il fonda l'habitude de la rationalité et de la discipline (ici parodiée).

⁵ Le texte comporte un jeu de mots entre *sust* (paresseux, lent, alanguie) et *cust* (alerte, vif).

Un Soir avec Mademoiselle Lafaim

qu'aujourd'hui il y avait vraiment quelqu'un qui me poursuivait. C'est alors que j'entendis une voix espiègle : « ça suffit, retournez-vous, à la fin, regardez-moi ! ». Je restai pantois, sans réaction. C'était une voix de petite fille. Elle avait de l'assurance, et, dans son espièglerie, de la douceur. Mes inquiétudes se dissipèrent. Je m'arrêtai. Elle aussi s'arrêta. Je restai planté sur place un moment, dans l'espoir qu'elle me dépasserait et viendrait se planter devant moi pour me barrer la route. Je me fis la réflexion qu'elle devait être la personne assise sur mon rocher. Quand je vis qu'elle ne venait pas vers moi et qu'elle ne m'adressait pas la parole une deuxième fois, je compris qu'elle n'en démordrait pas, tant que je ne me serais pas retourné pour la regarder, elle ne dirait rien. Elle s'en tenait à ses principes, elle ne devait vraiment pas être bien âgée. Cet entêtement ne me déplut pas.

Elle souriait. Pieds nus, tête nue. Elle portait une robe bleue, d'une propreté douteuse, qui lui allait jusqu'aux genoux, un ruban rouge dans la masse crasseuse et hirsute de ses cheveux. Son sourire aussi était rouge, bien que ses lèvres fussent sèches et ses joues zébrées de traînées sales. Elle avait les mains derrière la tête, et on voyait ses poignets menus. De petits seins naissants, saillants sous sa robe. De grands yeux, d'un éclat incroyable, et je me dis que c'était par le miracle de cet éclat qu'elle était si clairement visible dans le noir. J'oubliai toutes mes appréhensions.

- Comment tu t'appelles ? lui demandai-je affectueusement.

Elle me dit son nom d'une petite voix qui me plongea dans l'étonnement, en même temps qu'elle me donnait envie de rire et me peinait d'une certaine façon. « *Bhûkh kî mârî* », qu'est-ce que c'était que ce nom ? Elle se mit à rire et répéta : « *Bhûkh kî mârî*, Ah Ah Ah ! Magnifique !, Morte de faim ! »

Il me sembla que c'était le soir qui riait. Je pris conscience de mon erreur, et me mis à rire avec elle. Et elle dut se dire que c'était la nuit qui riait.

- Pas *Bhûk kî mârî*, dit-elle, *Bhûk kumârî*, Mademoiselle Lafaim ! »⁶

Mon rire se brisa. Je sombrai dans la perplexité. Je n'avais pas les idées claires, ni pures. Mais il me parut peu convenable de me taire plus longtemps, aussi lui dis-je :

- Voilà un nom qui sort de l'ordinaire !

A quoi elle répliqua du tac au tac :

- Mais moi, je n'ai rien d'un extra-terrestre, hein ?

La remarque m'impressionna. La gamine était fine, mais elle n'aurait pas dû traîner toute seule comme ça la nuit, dans des endroits pareils, loin de tout. Je la raccompagnerais chez elle. Histoire de manifester mon assentiment, j'embrayai :

- Non, tu n'as rien d'un extra-terrestre.

Et elle de continuer :

- Moi je sais tout sur vous, qui vous êtes, où vous habitez, qu'est-ce que vous faites...

- Pas possible ? l'interrompis-je.

- Promis juré⁷⁸, répondit-elle

J'étais amusé, sur un vague fond d'inquiétude : peut-être cette fille était-elle dangereuse ? Mais je passai sur le risque et poursuivis :

- Qu'est-ce que tu fais ici ?

⁶ *Kum ũr* signifie « mademoiselle », *k m ũr*, litt. de frappée, signifie, dans la locution où il est précédé de *bh* « faim », « mort de ».

⁸ En anglais dans le texte : « by god ! ».

Un Soir avec Mademoiselle Lafaim

- La conversation avec vous.

Et de rire. Ce qui, cette fois, me déplut. Je repris brusquement conscience de mon âge. Cette gamine se moquait de moi. Je la dévisageai avec sévérité et lui demandai d'une voix non moins sévère :

- Où est-ce que tu habites ?
- En bas, dans le bidonville.
- Et qu'est-ce que tu fais donc en haut ?

Je risquais de me faire retourner la même réponse que tout à l'heure. Mais non.

- Ma promenade.

Une légère irritation me prit, mais je me raisonnai. A quoi bon s'irriter ? Il fallait donner quelque chose à la malheureuse et me débarrasser d'elle.

- Qu'est-ce que tu veux ? lui dis-je.
- Rien.

Je pris note alors que nous marchions désormais côte à côte, un peu comme si elle était ma fille. De nouveau je fondis. A présent ma pierre était libre. Peut-être que si cette fille ne m'avait pas suivi je serais allé très loin aujourd'hui, je serais rentré beaucoup plus tard. J'eus l'impression qu'elle m'avait été envoyée dans le seul but de me faire retourner sur mes pas. J'avais envie d lui dire, « redescends là-bas, j'ai du chemin à faire, moi ». Encore que je n'eusse eu à aller nulle part. Du reste, je n'étais plus en humeur. Je me dis, ce sera pour un autre jour. Nous étions arrivés à proximité de mon rocher. Je m'arrêtai. Elle aussi s'arrêta. Je lui demandai :

- Qu'est-ce que tu faisais, assise sur mon rocher ?
- Je vous attendais.
- Pourquoi ?
- J'ai des choses à vous dire.
- Alors vas-y. Mais d'abord on s'assoit sur la pierre.

A peine assis sur la pierre je fus de nouveau pris d'une envie de me jeter dans le vide vers les cahutes du bidonville qui brillaient en contrebas. J'avais l'impression que cette gosse m'avait volé ma pensée. Assise tout près de moi, bien en face, elle me déchiffrait, de ses grands yeux éclatants. Pourvu que ce ne soit pas quelque folle ! Mademoiselle Lafaim ! Elle devait s'être elle-même baptisée comme ça. Ce nom me piquait. Sa voix me rappelait celle des princesses dans les films de seconde catégorie. Elle devait en voir, des films, à la télé. Toutes les cahutes des bidonvilles ont leur poste de télé couleur. Et leur réfrigérateur. Et peut-être leur vidéo. Je réfrénaï mon imagination. Elle devait faire la manche en chantant des chansons de film. Non, impossible qu'elle fasse la manche. Elle avait les deux genoux écorchés, le cou si gracile qu'on aurait pu l'encercler avec une main. Peut-être l'éclat de son regard n'était-il que l'effet de la faim ? L'envie me prit de lui caresser la tête. De lui attacher son ruban comme il faut. De lui demander : « Depuis quand tu n'as rien mangé ? ». Elle me regardait sans ciller.

- Tu regardes la télé ? fis-je.
- Des fois, répondit-elle.
- Tu as la télé à la maison ?
- Non.

Ma question me parut complètement triviale. Du genre de celles qu'un écrivain fait poser par ses personnages quand ils vont voir les prostituées juste pour bavarder. Je résolus de ne plus rien lui demander. Je n'avais aucune idée de ce qu'elle voulait me demander, elle. Elle savait tout sur moi. Alors elle devait avoir aussi par quelles difficultés je passais

Un Soir avec Mademoiselle Lafaim

en ce moment. A l'évocation de ces difficultés, j'en eus comme un éblouissement. Mais non, la malheureuse ne savait rien du tout. Mademoiselle Lafaim ! Et des fois qu'elle serait une fée ? Des fées, je n'en avais jamais vu, même dans mon enfance, alors dans ma vieillesse, pensez...

Le soir avait déclo ses chevelures depuis beau temps. Le ciel était criblé d'innombrables scintillements. Les ors et la pourpre avaient disparu. La nuit était là, palpitante. J'étais assis, comme un vieux roi égaré à qui une petite bûcheronne raconterait des contes de fées. Mademoiselle Lafaim avait les yeux brillants. Ses petits pieds nus avaient l'air de deux oisillons endormis – détachés de ses jambes menues, coupés de ces jambes.

- Mademoiselle Lafaim, s'il vous plaît, dites quelque chose.

Et elle dit :

- Attendons qu'il fasse un peu plus nuit. Qu'est-ce qui vous presse ? Vous êtes seul en ce moment, hein ?

J'étais sur le qui-vive. Se pourrait-il que ce soit une espionne ?

- Peut-être que je suis seul, mais il faut que je rentre à la maison.

Aussitôt j'eus envie de rentrer ma phrase dans ma gorge, honteux d'avoir un chez-moi où me réfugier.

- Ce n'est pas encore l'heure de votre petit rite pourtant.

Décidément, elle savait tout. Elle devait connaître mes domestiques. Peut-être qu'elle habitait dans la même colonie qu'eux d'ailleurs. Et tout à coup, l'envie me prit, une envie terrible, taraudante, d'aller l'accompagner dans son bidonville de misère. Mais je ne lui en dirais rien. Ça l'effaroucherait. Et d'ailleurs, qu'est-ce que j'irais faire là-bas ? Je pouvais imaginer la scène : la saleté, dans les alentours de ma maison, ce n'est pas ce qui manque. Sur ce plan-là aussi, notre pays remporte la palme. Que le quartier soit opulent ou misérable, pour la saleté, ils se valent tous.

- C'est vrai, lui dis-je, ce n'est pas encore l'heure de mon petit rituel. Mais ça m'arrive aussi de temps en temps de m'en abstenir.

- Vraiment ?

- Promis juré⁹.

Nous partîmes d'un même éclat de rire. Au bout d'un moment, elle eut ce commentaire :

- Votre rire est bien sympathique.

Je ne m'attendais pas à un pareil compliment de sa part, et en restai interloqué, ne pouvant déterminer ce qu'elle avait en tête. J'aurais dû dire quelque chose, mais je restai muet.

- Tous les soirs vous vous asseyez ici un moment et vous regardez les lumières du bidonville qui brillent au loin en contrebas.

Ca y est, me dis-je. Elle va me dire que tous les soirs je caresse l'idée de me jeter dans le vide et de plonger dans les taudis. Je lui demandai :

- On voit ce rocher, de chez toi ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Puis elle fit d'une voix malicieuse :

- De ma cahute, on voit le monde entier.

Ces mots eurent le don de m'exaspérer, je ne sais pour quelle raison. Je n'étais pas prêt à cette envolée.

- Pourquoi vous avez dépassé le rocher aujourd'hui ? me demanda-t-elle.

⁹ En anglais dans le texte : « by god ».

Un Soir avec Mademoiselle Lafaim

- Ma place était occupée.
- Vous m'aviez vue ?
- Je ne t'avais pas vue toi, mais j'avais bien vu que ma place était occupée.
- En fait, votre place était libre. Moi j'étais assise exactement à l'endroit où je suis maintenant.
- Et moi, je considère que ma place, c'est tout le rocher.

Je croyais qu'elle allait se mettre à rire, ou à faire quelque chose qui me ferait rire, moi, mais elle semblait penser à autre chose, perdue dans ses pensées.

C'était la première fois que j'avais l'occasion dans ce genre de situation d'avoir ce genre de conversation avec une petite inconnue à l'esprit vif, assis avec elle sur un rocher. Que pouvait-elle bien vouloir me dire ? Pourquoi hésitait-elle ? Il fallait que je l'aide. Que je dise quelque chose qui lui facilite l'entrée en matière. Peut-être que quelqu'un était malade chez elle ? Ou qu'un malheur leur était arrivé ? Je réalisai soudain la mesquinerie de mes supputations à lui prêter des intentions intéressées, mesquinerie que je refoulai en lui posant la question consacrée :

- Tu vas à l'école ?
 - J'y allais. Plus maintenant, répondit-elle.
 - Pourquoi tu n'y vas plus ?
 - Je ne m'y plaisais pas.
 - Pourquoi ?
 - Ce qu'ils enseignent, je le savais déjà, j'ai la tête bien faite.

Elle avait un tel sérieux que je ne pus m'empêcher de rire. Elle me laissa seul à mon rire.

- Vous ne le croyez pas.
- Je sursautai : elle savait cela aussi, ma tare, le scepticisme.
- Quoi ? lui demandai-je en me ressaisissant.

J'avais peur qu'elle ne me répondît « tout », mais elle m'épargna :

- Ce que je vous dis.
- Je poussai un soupir de soulagement et poursuivis affectueusement :
- Si, je te crois...
 - Ca vous étonne ? m'interrompit-elle.

« Etonner » ne me semblait pas le mot approprié pour désigner ce que ses paroles suscitaient en moi, et cette dénégation **me froissait**, mais je ne voulais pas m'enliser dans cette controverse. Je demeurai silencieux. Je prenais désormais le même plaisir à cette conversation qu'un personnage de roman morose et sénile à parler avec un personnage fringant et juvénile à l'esprit délié¹⁰. L'envie me prit de lui demander de me retrouver tous les jours, près de ce rocher, de faire quelques pas avec moi et de s'asseoir ensuite avec moi sur la pierre pour aborder ces grands sujets de conversation. Je ne soufflai mot de ce souhait. Cela me parut déplacé. J'avais peur de l'effaroucher, peur qu'elle ne me pose tout à trac quelque question propre à me mettre de mauvaise humeur. Je pris la résolution de rester naturel, de parler moins et d'écouter mieux. La moindre erreur de ma part, parole, question, geste risquait de compromettre notre fragile équilibre. Mais trop réfléchir pouvait

¹⁰ « Sénile...juvénile », allitération qui essaie de rendre le jeu de mots *uljhe / suljhe* en hindi, littéralement « compliqué, noué, emberlificoté / délié, élucidé » deux participes. Autre allitération, *kacc□ umr* (âge tendre) / *pakk□ praj / ↓↓ v↓te* (à l'esprit rassé, l'intelligence sûre), *pakk↓* et *kacc↓* s'opposant comme le cuit et le cru.

Un Soir avec Mademoiselle Lafaim

aussi mettre en danger le naturel. J'étais dans l'embarras, elle, parfaitement naturelle. Assise en face de moi, lyrique. Comme une princesse. Je me repris à rire silencieusement à propos de son nom, sûrement que ses parents ne l'avaient pas choisi, ce nom. C'est elle qui avait dû se le donner. Je l'aurais bien interrogée sur ses parents, mais cela me parut indécent. Et si elle m'avait répondu qu'elle ne les avait plus, ses parents, qu'est-ce j'aurais trouvé à dire ? Mon embarras sonnait faux. J'enrageais contre l'opacité de mes propres pensées. Autour de nous les ténèbres s'épaississaient. La route n'était pas éclairée. La lune apparaissait, pâle onyx d'un ongle fiché dans le ciel à l'écart des étoiles. Les yeux immenses de Mademoiselle Lafaim brillaient. Il n'y a que les enfants affamés pour avoir des yeux aussi immenses. La pauvrete n'avait peut-être rien mangé depuis le matin. Ses petits poignets sombres avaient la fragilité du verre, mais ses pieds avaient la vigueur de deux oiseaux, ou encore de deux ailes. De quoi me faire tourner la tête.

Le son de sa voix mit tout à coup fin à mon délire :

- Ces jours-ci vous essayez d'écrire une histoire, hein ? ça avance ? me demanda-t-elle tout à trac.

Ma stupeur alla se fondre dans l'obscurité, diverses conjectures se pressaient dans mon esprit, dont certaines lourdes d'angoisse. Je leur intimai silence et assurai ma voix pour lui répondre : « Ca n'avance pas trop bien ».

Elle venait probablement de rentrer dans le vif du sujet, de ce qu'elle voulait me dire.

- Je sais.
- Quoi ?
- Que votre histoire n'avance pas bien.
- Comment tu le sais ?
- Le tas d'ordures qui est dans votre arrière-cour, c'est mon domaine, mon terrain de fouilles, ces temps-ci il y a des quantités de papiers froissés et de feuilles déchirées.

Ainsi la malheureuse faisait les ordures ! Je sombrai dans un trou noir.

- Je sais aussi à tout moment si vous allez bien vous-même ou pas bien.
- Et comment ça ? lui demandai-je d'une voix altérée.
- Les bouteilles vides que vous jetez.

Je fus pris d'une envie de rire, le rire d'un homme qui perd pied et s'enfonce dans la nuit. Mon rire s'enfonça dans la nuit, comme un vagabond qui se perd dans les ténèbres. Tout silencieux qu'il était, ce rire n'avait sans doute pas échappé à Mademoiselle Lafaim. Elle aussi riait. Et son rire rayonnait, comme sa voix.

- Alors dis-moi, comment je vais, ces temps-ci ?
- Pas si bien que ça, et c'est pour ça que je suis venue vous voir.
- Mais pourquoi ici, et pas chez moi ? Je ne bouge pas de la journée.
- Je sais. Mais si j'étais venue vous voir chez vous, vous m'auriez prise pour une mendiante, vous ne m'auriez pas parlé convenablement, vous ne m'auriez même pas offert un siège. Vous m'auriez trouvée malodorante, vous m'auriez soupçonnée. Alors qu'ici, dans le noir, on est assis sur ce rocher, l'un en face de l'autre, comme des égaux. C'est sûr, vous êtes bien plus âgé que moi, je pourrais être votre fille, ou même votre petite-fille, mais votre autorité ne m'impressionne pas. Et en plus là-bas votre chien, ce Gogo à la queue cassée, vous croyez qu'il nous aurait laissé parler ? Du plus loin qu'il me flaire il s'excite. Il ne me laisse même pas fouiller tranquillement mon tas d'ordures. Vos paperasses, je n'arrive à y mettre la main dessus que la nuit.

Un Soir avec Mademoiselle Lafaim

Il était question d'ordures, de miasmes, de Gogo, et moi j'avais l'impression d'être dans un conte de fées. J'avais envie de fermer les yeux, de me coucher sur cette pierre et de lui dire, raconte-moi des histoires de tas d'ordures. Mais le sens des convenances m'en empêcha. Je me demandai avec stupeur pourquoi je ne l'avais jamais vue, sur le tas d'ordures de notre arrière-cour. L'idée que je l'avais sûrement vue, mais que je ne l'avais pas reconnue, me remplissait de honte. Je passe au moins deux fois par jour devant ce tas d'ordures. Un coup d'œil sur les femmes et les gamines qui y fourragent, une pensée pour Dohari Mai, assise près du tas, je tire sur la laisse de Gogo, lui intimant l'ordre de se taire, avalant les remugles pestilentiels, poussant mon histoire en panne, farfouillant dans ma vie en panne. Plusieurs fois par jour Gogo ouvre la porte de l'arrière-cour et file : plusieurs fois par jour je fonce à ses trousses, tout en me disant que les gens de l'arrière-cour doivent se demander d'où me vient, à mon âge, tant de vitalité. Ce vieillard n'a-t-il rien de mieux à faire ? Et chaque fois, ce tas d'ordures m'apparaît comme un tas de réalité qu'on aurait jetée là, mise à la poubelle. Mademoiselle Lafaim a dû me voir plusieurs fois. Moi aussi j'ai dû la voir plusieurs fois, pourquoi ne l'ai-je pas reconnue ? Pourquoi cette princesse au ruban rouge et aux yeux immenses n'a-t-elle pas arrêté mon regard ? J'enrageais de ma cécité, j'en avais honte aussi. J'avais envie de lui dire, pardonne-moi. Le sens des convenances m'en empêcha.

- Je ne pouvais vous parler comme ça qu'ici, reprit-elle, dans le noir, sur ce rocher. En vous voyant regarder ces cahutes en contrebas, en vous regardant jouer avec l'idée d'y sauter, le rêve du grand plongeon, en jouant moi-même avec cette pensée, vos idées folles sur mon compte...

Le son qui sortit de mon gosier n'avait pas de nom pour moi, mais il devait former un mot qui eut le don de mettre Mademoiselle Lafaim dans l'hilarité. Elle réprima son rire pour me dire :

- Qu'est-ce qui vous étonne tellement ? Si l'idée peut vous venir de sauter dans le vide en direction de ces cahutes, pourquoi elle ne me viendrait pas à moi ? D'accord vous êtes un écrivain, vous êtes un monsieur d'un certain âge, vous êtes blasé sur vous-même, mais cela ne veut pas dire que les idées qui vous viennent ne peuvent pas venir à quelqu'un d'autre. C'est bien possible que ce soit ce rocher qui ait des vertus particulières, ni ma cervelle ni la vôtre n'est particulièrement tordue. Et ces cahutes aussi. Et cette obscurité aussi.

Qu'est-ce qu'elle racontait ? J'en restai sans voix. Cette gamine, une petite fille, par quelle métamorphose était-elle devenue une grande, si grande ? Elle savait tout. Ces grands discours lui sortaient de la bouche avec une candeur incroyable¹¹. Et c'étaient des discours taillés sur mesure d'après les miens, copiés des miens. D'où sortait-elle une pareille vision ? Des ordures ? Pourquoi était-elle dans cet appareil ? Mon imagination se perdait dans un labyrinthe de questions. Les yeux de Mademoiselle Lafaim luisaient dans les ténèbres comme deux étoiles. L'envie me prit de tendre la main et de toucher ces yeux. J'étais désormais convaincu que rien de ce que je pourrais dire ou faire ne l'effaroucherait. Cette fille était extraordinaire. L'extraordinaire n'a pas de classe, pas d'âge, pas de pays,

¹¹ litt. « elle si petite, et ces paroles si profondes, avec tant de candeur ». En filigrane, on devine l'expression idiomatique *choð mfh ba° bñi*, « petite bouche grande parole » (prétention déplacée), mais le caractère péjoratif de la locution proverbiale est désamorcé par le contexte et l'adverbe.

Un Soir avec Mademoiselle Lafaim

pas de costume. J'étais à présent prêt à admettre qu'elle n'était pas une fille, mais une fée déguisée en fille. Mettant cette pensée sous haute surveillance, je lui demandai :

- Tu fais vraiment les ordures ?

- Evidemment. Je suis pauvre, je n'ai pas d'instruction, si je ne faisais pas les ordures, qu'est-ce que vous voudriez que je fasse ? C'est une tradition de famille, ce métier. J'aurais pu m'appeler la Dame de l'Ordure. Les gens du bidonville appellent ma mère comme ça. Elle détestait ça, moi pas. Le métier est dégoûtant, mais pas difficile. D'ailleurs je suis passée maître dans la profession. La meilleure dame Ordure de toute la ville sans doute. Un seul coup d'œil et je sais quoi prendre, quoi laisser. Je n'ai pas besoin de trifouiller dans les ordures comme les autres. Et des fois je trouve des choses tout à fait passionnantes. C'est un vrai petit musée, notre cahute. Je n'ai jamais manqué de jouets. Ni de vêtements. Et j'ai toujours eu à manger. Ce ruban, et cette robe aussi, justement je les ai récupérés dans votre tas d'ordures derrière la maison. Quant à mes pieds nus – et arrêtez de regarder mes pieds--, c'est parce que j'aime marcher pieds nus. J'ai tout un choix de paires de chaussures, des grandes et des petites, mais si je ne ramasse pas d'épines ou de cailloux dans la plante des pieds, je n'ai aucun plaisir à marcher. Par les temps qui courent, les gens croulent sous l'argent noir, alors ils jettent tant et plus, tout et n'importe quoi. Ma mère disait qu'il fallait se réjouir de la municipalité qu'on a, parce qu'elle ne fait pas vider les ordures. Comme ça, on trouve tout ce qu'il nous faut. Tôt le matin. C'est juste une question de patience. Maman a même mis de côté de quoi me faire une dot, en faisant les ordures. Elle avait coutume de dire, tu vas voir ma fille, je vais te faire une dot somptueuse, que les richards des bungalows n'en croiront pas leurs yeux. Ce que je veux dire, c'est que ce métier, c'est un monde en soi. Vous n'y connaissez rien, c'est pour ça que ça vous fait pitié. En fait les fouilleurs d'ordures tirent toujours le diable par la queue, mais il y a du monde qui fait des fortunes sur leur dos. Je me fiche du profit, moi, je considère le métier comme une forme d'art.. Vous, vous écrivez, moi, je fais les ordures. Ce simple mot, « ordure », me met l'eau à la bouche. Même si à vous, il vous donne la nausée.

J'aurais voulu lui mettre la main sur la bouche. Je ne le fis pas. Cela ne se fait pas, pensai-je. Ce n'est pas de vomir que j'avais envie, mais de pleurer. Heureusement qu'il faisait nuit, sinon j'aurais eu du mal à cacher mes larmes. Une fillette aussi adorable, réduite à manger les restes des autres¹². Combien d'adorables fillettes doivent être réduites à se nourrir des restes des autres. La honte et la colère en moi le disputaient aux larmes. Ma vie, écrire, penser, tout, me paraissait relever de l'obscénité. Mais pas un instant je ne parvenais à oublier que je ne pouvais rien faire pour aider cette délicieuse fille-fée, pas plus que pour me libérer de mon obscène travail d'écrivain. L'impatience me prenait. J'aurais voulu me secouer, me lever et me sauver à toutes jambes vers ma maison, le salut par la fuite. Mademoiselle Lafaim avait sans aucun doute percé à jour ma faiblesse et pénétré mon dilemme intérieur.

- Vous m'avez posé des questions, fit-elle avec sa voix candide (d'ange), et moi je vous ai répondu, mais j'ai l'impression de vous en avoir trop dit ; encore

¹² Le mot qui désigne les restes, *j/ghan*, est aussi celui qui désigne la pollution rituelle, manger les restes d'un autre, notamment d'un inconnu, constituant une souillure extrême, et correspondant bien sûr au statut le plus bas dans la hiérarchie des sous-castes.

Un Soir avec Mademoiselle Lafaim

que, vous devriez savoir encaisser, comme vous êtes écrivain, il vous faut avoir le courage de tout supporter, tout entendre et tout voir. D'ailleurs vous regardez bien votre tas d'ordure à l'arrière de la maison plusieurs fois par jour. Vous avez dû m'y voir moi aussi. Moi je vous ai vu plus d'une fois, avec votre chien à la queue coupée, je vous ai vu aussi posté près de la vieille Dohari et la regarder farfouiller dans le tas pour y trouver quelques reliefs de nourriture. Enfin bon, c'est une vraie merveille, votre tas d'ordures ! On y trouve des articles étonnants. Des papiers étonnants. Ces bouts de papiers froissés, ou déchirés, je ne les vends pas, je les remporte chez moi pour recoller les morceaux et les lire. Il y a des morceaux si minuscules que malgré tous mes efforts je n'arrive pas à les assembler, et d'autres si vierges qu'il ne sert à rien de les assembler. Mais il y en a aussi d'autres, en particulier ceux qui sont seulement froissés, que je n'ai aucun mal à lire en les dépliant. Sur ceux-là, presque tous, il y a des choses écrites, qui reviennent souvent, et c'est en lisant ces choses que je me suis fait l'idée que vous n'avanciez pas comme vous vouliez, ni cette histoire que vous avez intitulée « La Faim » on dirait, non ?

Ce coup-ci, je ne m'offris pas le loisir de m'étonner, ni de réfléchir, ni de m'attendrir sur le soin scrupuleux dont elle entourait mes débris de papiers froissés. Je laissai libre cours à l'expression de mes réactions immédiates, et mes réactions immédiates étaient à peu près de ce style : C'est vraiment vrai que tu fais les ordures ? Je n'arrive pas à y croire. Que tu manges les restes que tu trouves dans les ordures, je n'arrive pas à y croire. Et je n'arrive pas à croire que tu évalues l'état de mon travail et celui de ma personne en rassemblant les bouts de papier déchirés et froissés que je jette aux ordures. Je ne peux pas croire que tu habites dans le bidonville en contrebas. Que tu t'appelles Mademoiselle Lafaim, je ne peux pas le croire. Ni que tu sois là assise en face de moi, c'est incroyable. Ton langage, ton style, ta vivacité, ton ironie, tes manières distinguées, ta voix, ton rire, ta confiance en toi, tes yeux, d'où sors-tu tout ça, toi, une gamine crasseuse qui fait les ordures ? Tu sors ça des ordures ? De ta baraque dans le bidonville ? De ta famille, qui fait les ordures ? Incroyable, incroyable ! Dis-moi la vérité, tu es qui ?

Je tremblais, j'avais la voix qui tremblait. Jusque là, j'avais pris tout cela à la légère. A la légère, non, mais avec naturel. Avec naturel peut-être pas vraiment, mais avec une curiosité mêlée d'incrédulité et d'émerveillement. Mais là, qu'elle se nourrisse d'ordures, qu'elle recolle les débris de mes paperasses pour les lire, elle m'avait complètement démonté avec ses histoires. Et voilà qu'elle avançait la main pour toucher les deux miennes ! J'en avais les mains qui tremblaient comme des oiseaux blessés, mes mains soignées d'intellectuel au contact de ses petites menottes rugueuses.

- Ca alors, fit-elle, en voilà une histoire ! Vous n'êtes pas dans votre état normal, mais alors pas du tout ! Si vous n'arrivez pas à y croire, eh bien n'y croyez pas, tant pis, mais n'allez pas vous mettre dans des états pareils ! Vous connaissez le monde, vous êtes écrivain, vous devriez avoir l'expérience de toutes sortes de personnes, et vous l'avez sans doute, il doit y avoir quantité de miracles, sinon dans la réalité du moins dans l'imagination, vous ne devriez pas réagir comme ça, à rien. D'accord, vous n'y croyez pas, mais pourquoi vous mettre en colère à ce point ? Et contre qui ? Contre moi ? Contre Mademoiselle Lafaim ? Alors tenez, vous n'avez qu'à m'appeler *Bhûkh kî Mârî*, la morte de faim ! Un petit sourire maintenant ! Détendez-vous, respirez profondément. Encore une fois ! Encore une fois. Voyez, vous tremblez déjà moins. Les artistes sont des vrais magiciens. Ils ne devraient pas

Un Soir avec Mademoiselle Lafaim

être incroyables, ils devraient croire aux miracles, à tous les miracles. Enfin bon, je sais que vous êtes seul en ce moment, vous devez passer votre temps penché sur votre table de travail, vous des raideurs dans les épaules, vous ne mangez sûrement pas assez, vous buvez trop, c'est pour ça que vous vous emportez, vous vous enflamez, et alors votre histoire n'avance pas ; mais je peux vous aider, c'est pour ça qu'aujourd'hui, je suis venue vous...

Et elle parlait, elle parlait, elle parlait... Et moi je me mordais les doigts d'avoir parlé. Il y avait de la magie dans ses paroles, il y avait de la magie dans la pression de ses mains. Elle essayait de briser mon incrédulité avec sa magie. Et moi je puisais de l'énergie dans ses paroles et dans ses mains. De nouveau, l'envie de sauter dans le vide, vers le bidonville tout en bas, avec son lacs de cahutes luminescentes dans la nuit, de plonger avec elle. Je réussissais petit à petit à me ressaisir, mais mon incrédulité demeurait. Je me raisonnai : que cette gamine soit une fée, une sorcière ou un fantôme, peu importait, je n'avais aucun droit de tempêter contre elle ; que je croie ou non ce qu'elle me racontait, elle avait sur moi un pouvoir dont je ferais mieux de m'imprégner plutôt que de le rejeter. A force de réfléchir et de l'écouter, je retrouvai pratiquement mon état normal.

- J'aurais dû mieux me contrôler, excuse-moi, lui dis-je.
- Pas grave, dit-elle, en lâchant mes mains.

La rugosité somptueuse de ses mains était passée dans les miennes. Nous restâmes un long moment silencieux. Je contemplai longuement ses yeux immenses, et elle, mes petits yeux.

- Finalement, pourquoi vous ne me croyez pas ? me demanda-t-elle enfin.

Je ne m'attendais pas à cette question. Elle me l'avait déjà posée un peu plus tôt. Dans un sens restrictif tout à l'heure, par égard pour moi. A présent la question semblait avoir la portée de l'infini. Et la réponse était inextricablement liée à la totalité de ma vie. Et il m'était impossible à ce moment-là de défaire devant elle ce nœud inextricable. Je me tus. Me disant que la politesse l'empêcherait de répéter sa question. Elle ne m'avait pas démoralisé. Je craignais seulement d'avoir brisé par mon incrédulité la magie de cette soirée, et c'est pour conjurer ce risque que je lui posai encore une question :

- Quel âge as-tu ?
- Douze-treize ans, comme ça. Et vous ?
- Soixante et un soixante-deux ans, comme ça.
- On dirait que vous avez seize ans, à vous voir marcher.

Je souris : elle avait deviné cette faiblesse aussi que j'avais, de ne pas vouloir vieillir.

- Bon, poursuivit-elle, si vous me promettez de ne pas vous énerver, je peux continuer.
- Promis.
- Pourquoi vous avez tant de mal avec cette histoire que vous écrivez ?

C'était clair, je ne m'attendais pas non plus à cette question. L'envie me prit de lui dire tout de go, j'ai du mal avec toutes les histoires, quand il n'y a pas de gêne il n'y a pas de plaisir, quel artiste honnête n'a pas de mal, etc., etc. Si j'avais eu en face de moi quelqu'un d'autre à sa place, peut-être aurais-je recouru à de ce genre d'expédients. Mais c'était Mademoiselle Lafaim et personne d'autre qui était assise en face de moi, la fouilleuse d'ordures, l'assembleuse de mes fragments de manuscrits déchirés, ma compagne de ce soir.

- Je ne sais pas trop, je ne veux même pas savoir, je préfère ne pas en parler. J'ai peur que l'histoire meure, et alors tu ne trouveras plus dans les ordures mes petites boulettes

Un Soir avec Mademoiselle Lafaim

dégoûtantes de papiers déchirés et froissés.

- Alors ne me dites rien. J'ai trop pris goût à déplier les boulettes de papier et à recoller les morceaux. Il y en a toute un tas dans ma cahute, qui grossit à mesure.

Si Maman était là, ce serait un problème.

- Qu'est-ce qui est arrivé à ta mère ? lui demandai-je.

- Elle est morte.

- De quoi ?

- De la dysenterie.

Je n'eus pas le cœur de lui demander où était son père. Mais elle décoda spontanément ma question muette:

- Je n'ai pas de père. Je veux dire, je ne sais pas qui c'est, où il est. Maman ne m'a jamais parlé de lui. Les gens de la colonie me traitaient de bâtarde pour me faire râler. Je leur répliquais avec des bordées d'injures. Et ils me lançaient encore plus de piques /ils en rajoutaient. Maintenant je me suis assagie, je ne dis plus rien. Un jour j'ai vu ma mère en rêve. C'est elle qui m'a raisonnée, sinon je devenais folle. Maintenant les gens ne me lancent presque plus de piques. Ca ne les amuse plus, à ce qu'ils disent. Qu'est-ce qu'ils ne font pas pour s'amuser, les gens !

Cette dernière remarque était comme un condensé de tous les savoirs du monde. Elle avait sûrement deviné que j'allais retomber dans mes humeurs sombres. D'où, peut-être, le ton guilleret qu'elle se donna :

- Moi aussi j'aime bien écrire.

Cela ne me surprit pas. Je ne répondis pas.

- Vous devez vous dire, qui n'aime pas ça ?

Ce que je me disais, je n'en savais rien moi-même. Je poursuivis, uniquement dans le but de sortir de mes sombres réflexions :

- Et qu'est-ce que tu écris ?

- Pour le moment, je ramasse du papier et j'accumule les expériences.

Ce mot-là, « expériences », tel qu'elle l'avait laissé tomber, fut comme une magie dans les ténèbres de mes pensées, luciole phosphorescente dans la nuit. Il me semblait avoir en face de moi une image radieuse, la séduction même, qui plaisantait gentiment sur elle et sur moi. Je me sentis à nouveau léger, rayonnant. Je vais l'emmener à la maison avec moi, pensais-je, je lui donnerai à manger, avec moi. Je lui ferai d'abord laver les mains. Non, je lui dirai : « Vas vite te laver ». Je lui donnerai un pantalon et une chemise à moi pour s'habiller. Je ferai jeter ses vêtements aux ordures. Sauf le ruban rouge. Son corps décrassé s'épanouira comme une fleur. Je la ferai inscrire dans une bonne école...

Mon imagination voyageait, j'étais parti dans un autre monde, incapable d'arrêter le mouvement de mes pensées. Même si j'avais honte du tour romanesque qu'elles prenaient. Je sentais bien le risque que Mademoiselle Lafaim ne me demande à l'improviste, « A quoi vous êtes en train de rêvasser en ce moment ? » Mais c'est autre chose qu'elle me dit, sur un ton d'une maturité incroyable :

- Vous n'allez peut-être pas me croire, mais je pourrais vous aider.

Je sursautai, et me concentra. Mademoiselle Lafaim attendait ma réponse, les yeux fixés sur moi.

- Que je te croie ou non, j'accepte ton aide.

Mademoiselle Lafaim se leva et, debout sur le rocher, rajusta sa robe bleue, s'étira, sourit, et dit :

Un Soir avec Mademoiselle Lafaim

- Alors il vous faudra venir avec moi dans ma colonie. Passer quelques jours avec moi, dans ma cahute. Il vous faudra quitter ces vêtements et mettre à la place des loques crasseuses. Il vous faudra dormir près du caniveau de la ruelle et de ses eaux souillées. Oublier votre bungalow. Revenir aux jours où vous étiez jeune, où la faim n'était jamais bien loin et où vous rêviez à y mettre fin. Vous devrez manger les restes des autres. Vous débrouiller contrôler votre envie de vomir. Briser les limites de votre imagination.

Elle continua à me parler pendant un certain temps, et moi à l'écouter. Je baissais la tête. Sa voix me parvenait comme si elle descendait du ciel. J'étais prêt à déclarer que j'acceptais toutes les conditions, mais cette déclaration ne franchissait pas mes lèvres.

Soudain elle se tut. Je relevai la tête. Elle souriait. Elle avait perçu mon embarras.

- Ne prenez pas de décision sur le champ. Je viendrai vous rendre visite dans vos rêves, une de ces nuits, d'ici là laissez décanter en vous mes conditions.

Sur ces mots, elle quitta la pierre d'un bond, et dévala comme un cabri la pente qui descendait vers les huttes du bidonville aux lumières scintillantes. Je restai assis là un moment, avant de me lever et de reprendre le chemin de la maison.

Il y a pas mal de temps que cet incident s'est passé. Tous les soirs j'attends le rêve où viendra Mademoiselle Lafaim et où je lui donnerai ma réponse.

Un Soir avec Mademoiselle Lafaim

Krishna Baldev VAID

us cîz kê talâsh

L'objet introuvable

Sans doute n'est-il pas facile et peut-être n'est-il pas nécessaire de dire lequel des deux a ressenti le premier et comment le manque de cette chose a commencé à la chercher peut-être d'ailleurs que la conscience du manque et le début de la recherche ne se sont pas trouvés d'un seul côté mais ce qui est sûr c'est que dans la première phase de la recherche ils ont chacun évité le regard de l'autre animés qu'ils étaient séparément du désir anxieux de cette chose ce qui fait qu'il ne serait sans doute pas faux d'inférer que la peine causée par la perte de la chose n'avait d'égale que la peur de se voir accusé par l'autre de l'avoir perdue à moins qu'on n'en infère au contraire tout autre chose comme par exemple que chacun d'eux avait à cœur de prouver à l'autre que quelle que fût la négligence à l'origine de la disparition c'était lui qui s'était lancé dans la tâche indispensable et difficile de la retrouver ou qu'ils gardaient le secret chacun sur sa recherche dans le but de pouvoir garder la chose pour soi quand ils l'auraient récupérée en douce ou de l'installer bien à sa place qu'elle n'en bouge plus quoi qu'il en soit cette première phase de la recherche était bel et bien clandestine mais sans rien d'effrayant chacun espérant retrouver la chose du jour au lendemain donc quand l'un des deux n'était pas à la maison était absorbé dans quelque tâche ou quelque pensée pleurait ou dormait enfermé dans sa chambre était malade traversait une phase d'égarement alors l'autre en profitait pour partir sur la pointe des pieds farfouiller à la recherche de la chose mais il est clair que cette méthode d'exploration était incomplète et frustrante pour les deux étant donné que d'ordinaire la femme mettait la maison sens dessus dessous à la recherche de n'importe quel objet égaré et ne s'accordait de répit que lorsqu'elle avait mis la main sur l'objet en question ou sur quelque autre nouvel objet qui puisse s'y substituer alors que l'homme avait l'habitude de perdre complètement la tête dès que la moindre chose disparaissait remuait toujours ciel et terre jusqu'à la récupération de l'objet disparu ou à la disparition de l'espoir de le retrouver et à présent tous deux cherchaient cette chose en silence contre toutes leurs habitudes on peut se faire une idée de leur désarroi mais petit à petit leur surveillance mutuelle faiblit désormais si l'homme était dehors la femme retournait toutes les affaires et tâchait de les remettre en ordre avant son retour quand la femme était sortie l'homme passait au crible le moindre coin de la maison sans jamais parvenir en dépit de tous ses efforts à ranger les choses avant son retour et désormais tous deux faisaient en sorte que l'autre reste à l'extérieur le plus longtemps possible la femme prenait prétexte d'envoyer l'homme dehors faire une course pour continuer ses recherches et l'homme la femme en feignant parfois d'être malade si l'un des deux restait à la maison l'autre en prenait prétexte pour pester intérieurement parfois la nuit l'un croyant l'autre endormi se levait et commençait à chercher la chose sans faire de bruit au moindre bruit de pas il prétendait avoir soif ou envie d'aller aux toilettes ils restaient à se retourner toute la nuit chacun étendu sur son lit c'est-à-dire que chacun s'était désormais mis à se demander si l'autre s'occupait de la chose et ce doute aggrava encore le silence entre eux si quelqu'un leur rendait visite à l'improviste ils étaient incapables de dire quoi que ce soit chacun des deux faisait tous ses efforts pour abandonner l'autre au salon de façon à pouvoir explorer les autres pièces pendant ce temps et leurs amis les raillaient désormais pourquoi es-tu si silencieux est-ce que ça va bien ce n'est pas la guerre civile à la

Un Soir avec Mademoiselle Lafaim

maison au moins et eux ils ne pouvaient même pas répondre par un sourire de convenance à ces plaisanteries et parfois des disputes éclataient entre eux à propos des objets que l'un ou l'autre avait dérangés et le doute qui les habitait mutuellement se trahissait dans leur regard portes et armoires restaient désormais sur le désordre les valises traînaient à droite et à gauche la literie était défaire les chaises renversées les livres empilés n'importe comment les pardessus exhibaient leurs poches retournées comme des langues pendantes les tiroirs bâillaient, les tapis étaient pleins de plis on se prenait les pieds dans les habits les chaussures montaient l'une sur l'autre on butait sur la vaisselle on avait l'impression qu'un voleur ou une tornade était passé par là mais ils ne se plaignaient plus ni ne se souciaient de la suspicion réciproque qui les avait habités ils se donnaient l'un à l'autre l'occasion d'être seul il arrivait fréquemment que l'homme soit en train de passer au crible une pièce pendant que la femme en inspectait une autre et un jour la femme vit l'homme à moins que ce ne soit l'homme la femme – supposons par commodité que ce soit la femme qui vit l'homme— recroquevillé dans l'obscurité de l'escalier occupé à regarder fixement quelque chose elle demeura muette immobile un instant et au moment où il prenait cette chose elle dit d'une voix faible tu l'as trouvé alors et l'homme sursauta et se redressa mais le voyant le poing serré elle se jeta sur lui desserra son poing de ses doigts impatients vit dans la paume tremblante de l'homme un pauvre lambeau de ficelle sale qui se tortillait comme un serpent elle partit d'un rire de folle et l'homme se dressa sur la pointe des pieds et jeta ce bout de corde sur le plancher avec rage comme s'il brisait un verre souillé les lèvres de la femme se crispèrent sur ses dents et leur recherche entra dans une nouvelle phase dans laquelle ils se partageaient la maison lorsqu'ils y étaient et quand ils étaient épuisés de poursuivre leur recherche chacun dans leur territoire enfoncés chacun dans une éruption de silence ils s'arrêtaient s'asseyaient au salon et regardaient dans les yeux de l'autre comme s'ils cherchaient la chose là aussi puis ils se levaient s'époussetaient mutuellement et leur recherche reprenait à la nuit toutes les lumières étaient allumées les ampoules étaient nues on avait enlevé tous les abat-jours et toute la nuit la maison ressemblait à un brasier rutilant et toute la journée leurs yeux luisaient comme des charbons ardents ils avaient l'impression d'être dans la traversée du désert depuis une éternité et désormais tantôt ils prenaient toutes les affaires et les rangeaient soigneusement puis balayaient les coins vides d'un regard absent tantôt ils les rassemblaient toutes en un gros tas quelque part puis se mettaient à défaire le tas tantôt ils étaient persuadés qu'ils ne trouveraient pas la chose et leurs yeux grands ouverts s'ouvraient alors comme des tombes mais ils ne laissaient jamais cette certitude s'imposer longtemps ils se disaient pourquoi on ne la retrouverait pas si elle était là elle doit bien être quelque part et leurs yeux retrouvaient leur calme et à présent en général il ne venait personne chez eux et eux n'allaient chez personne mais si c'était vraiment indispensable de sortir l'un des deux trouvait quelque prétexte pour rester et l'autre utilisait ce prétexte pour rentrer au plus tôt et celui des deux qui sortait se sentait misérable tout le temps qu'il était absent et se surprenait inopinément à farfouiller dans ses poches ou dans son sac devant tout le monde ou bien à se lever et secouer ses vêtements au grand étonnement des autres et c'est ainsi que peu à peu le bruit se répandit qu'ils étaient tous deux victimes d'une obsession incurable et ils commencèrent chacun à s'absenter de plus en plus souvent de leur travail et même lorsqu'ils y allaient ils avaient la tête ailleurs ne cessaient de penser à cette chose laissant en plan leur tâche ils ne parlaient à personne ne regardaient personne en face et à présent les autres aussi s'égaillaient à droite et à gauche du plus loin qu'ils les voyaient et ils se mirent à vivre solitaires et repliés chacun sur soi au milieu des autres jusqu'au jour où ils furent congédiés en même temps et tout leur temps fut

Un Soir avec Mademoiselle Lafaim

alors exclusivement consacré à la recherche de cette chose jusqu'alors leur recherche s'était limitée à l'enceinte de la maison désormais l'un des deux restait à fureter à l'intérieur de la maison pendant que l'autre parcourait la pelouse dehors avec force coups de pieds les voisins n'en revenaient pas mais personne n'avait le courage de venir leur poser des questions à présent l'homme laissait pousser sa barbe et la femme ne se coiffait plus tous deux avaient l'air halluciné comme s'ils voyaient trente-six chandelles ils avaient constamment le regard fixé sur le sol leurs vêtements étaient tout fripés l'échine à peu près aussi cassée que les bossus puis on les aperçut dans les ruelles sur les routes loin de leur maison qui rampaient là où jadis ils allaient en promenade ou dans des lieux qu'ils avaient fréquentés pour une raison ou une autre car ils étaient à présent tourmentés d'un doute la chose ne s'était pas nécessairement perdue dans la maison ou autour de la maison et alors des bandes de petits galopins se mirent à les poursuivre car la rumeur s'était répandue qu'ils étaient devenus complètement fous et la dernière phase de leur recherche commença le jour où l'homme dit à la femme ou la femme dit à l'homme – supposons par commodité que ce fut la femme qui dit à l'homme – que la chose ne s'était pas nécessairement perdue elle avait pu être volée et à dater de ce jour en sus de leurs explorations en tous lieux ils n'ont eu de cesse qu'ils n'aient pénétré comme des voleurs au domicile de leurs amis de leurs connaissances de leurs relations de leurs collègues ils se sont fait surprendre plusieurs fois ils se sont même fait tabasser mais ils ne s'avouent pas vaincus et quand on leur demande ce qu'ils cherchent ils sont incapables de répondre et maintenant la situation en est arrivée au point qu'ils ne se souviennent même plus du nom de la chose et quand ils essaient d'attester de son existence il ne sort de leur bouche rien d'autre que des borborygmes confus ce qui invitera peut-être à faire l'hypothèse que cette chose n'a jamais été en leur possession mais leur recherche continue pourtant bien qu'on essaie à présent de les capturer pour les envoyer dans un asile de fous voyons voir ce qui va se passer...